# ESSAI

## SUR LA DYSSENTERIE PUTRIDE,

PRÉSENTÉ ET SOUTENU

A l'École de Médecine de Montpellier, le 22 Prairial an 9 de la République française ;

*Par* J. A. FLAVARD, *de Millau, Département de l'Aveyron.*

---

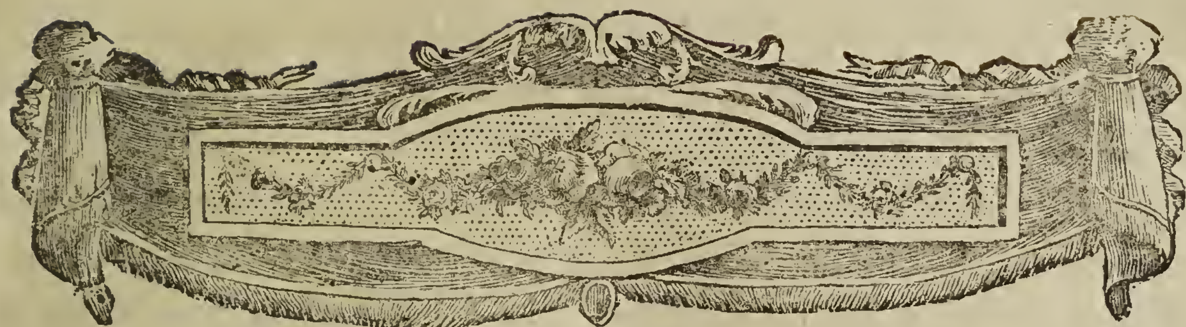
Morbos non eloquentiâ, sed remediis curari.

CELSE.

---

A MONTPELLIER,
DE L'IMPRIMERIE DE J. G. TOURNEL NEVEU, IMPRIMEUR DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, PLACE DE LA COMMUNE, N.° 216.

AN IX.



# ESSAI

## SUR LA DYSSENTERIE PUTRIDE.



Quoiqu'il soit libre à chaque Élève de choisir le point médical qui l'intéresse le plus sur la matière qui doit faire l'objet de son dernier Examen, et que ce choix soit en quelque sorte indifférent aux yeux des Professeurs illustres qui composent cette École, néanmoins j'ai cru m'appercevoir qu'ils prenoient plus d'intérêt aux Questions qui avoient pour but la connoissance des maladies et la manière de les traiter. J'ai cru que je pouvois augmenter cet intérêt en dissertant sur une Maladie qui affecte les Individus de tout sexe, de tout âge, de tout tempérament, et qui attaque plus particulièrement cette partie précieuse du Genre Humain à laquelle la France doit son salut, sa gloire et sa prospérité.



Hoffman entend par Dyssenterie un mouvement convulsif des intestins, causé par une humeur âcre, caustique, rongeante, logée dans leurs tuniques, qui produit de fréquentes envies

d'aller à la selle, de déjections de matières muqueuses et bilieuses, plus ou moins teintes de sang, avec des tranchées violentes et de la fièvre.

CELSE appelle cette maladie tranchées; COELIUS-AURELIANUS lui donne le nom de rhumatisme des intestins; GALIEN la désigne sous le nom d'ulcération des intestins; SYDENHAM la prend pour une fièvre qui se jette sur les intestins.

Toutes ces définitions me poroissent vicieuses et défectueuses. En effet, elles ne présentent point à l'esprit une idée claire, précise, exacte de la Dyssenterie. Les caractères que ces divers Auteurs lui assignent sont insuffisans pour la reconnoître.

J'appellerai donc Dyssenterie, un flux de ventre fréquent, muqueux ou sanguinolent, accompagné de douleurs, de tranchées et de ténesme, avec fièvre.

La Dyssenterie a principalement son siége dans les intestins, tantôt dans les petits, tantôt dans les gros. Il n'est pas rare de voir qu'elle attaque les parties voisines, surtout le foie; et il est aisé de déterminer le siége que cette affection occupe. Si le malade éprouve aux environs de l'ombilic une douleur violente, atroce, suivie de déjections lentes, on peut conclure que les intestins grêles sont affectés. Si les tranchées se font sentir à la région épigastrique où est le colon, ou la région hypogastrique et vers les hypocondres, et que les matières suivent de près, il est certain que le siége de la maladie est alors dans les gros intestins. Si le sujetest tourmenté par des envies continuelles d'aller à la selle, et qu'il ne rende qu'une mucosité âcre, tenace, gluante, virulente et en petite quantité, on peut présumer que le rectum est ulcéré ou phlogosé. Ce cas est extrêmement rare. Souvent le malade rend comme des chairs. Ce signe est d'un très-mauvais présage; car HIPPOCRATE dit: *Dyssenteria laboranti, siveluti carnunculœ exeant, lethale. Aph.* 26, *sect.* 4.

Les Auteurs qui ont écrit sur la Dyssenterie, l'ont soumise

à une infinité de divisions. ZIMMERMANN la divise en inflammatoire, putride ou bilieuse, maligne, et lente. Je m'occuperai particulièrement de la putride, me proposant cependant d'établir la différence qui existe entre ces diverses espèces.

La Dyssenterie inflammatoire s'accompagne d'une fièvre très-forte, de céphalalgie, d'une soif excessive, d'une chaleur interne, brulante; la face est allumée, le ventre météorisé, les urines sont rouges, les déjections fréquentes. Le malade éprouve les tranchées les plus vives, qui augmentent par la plus légère pression et surtout par le vomissement; le pouls est dur, petit et tendu.

La Dyssenterie putride est caractérisée par le frisson qui revient plusieurs fois dans le cours de la maladie, par l'amertume de la bouche; la langue est enduite d'une mucosité blanchâtre, le pouls est petit, foible; par la douleur des lombes, les nausées, les vomissemens d'une matière bilieuse, mêlée quelquefois de vers; par la pâleur du visage; par le soulagement qui suit le vomissement, par des déjections fétides, et souvent vermineuses; enfin, par l'insomnie et le délire.

Dans la Dyssenterie maligne on remarque une prostration extrême et subite de forces, un serrement considérable vers le creux de l'estomac; un délire tranquille qui se manifeste par un regard farouche, le changement de la voix, la difficulté de la déglutition, le vomissement de matières vertes ou noires, la fréquence des selles, qui sont tantôt muqueuses, tantôt d'un brun noirâtre, citronnées ou vertes, tantôt teintes de sang, et très-fétides; le pouls petit, fréquent, et quelquefois intermittent, une éruption miliaire ou petéchiale qui couvre toute l'habitude du corps, des aphtes dans la bouche, les convulsions, les défaillances, les soubressauts des tendons, les sueurs froides et le froid des extrêmités terminent le tableau de cette espèce.

La Dyssenterie lente ne devient une espèce particulière que

dans le cours de la maladie. Elle dure quelquefois des mois, des années entières. Le pouls est petit, lent; l'estomac se trouve surchargé par la plus légère nourriture; la coction des alimens est dépravée; et delà résultent la perte des forces, l'anorexie, la maigreur, et la dégénération comme colliquative de toutes les humeurs. Cette maladie est très-opiniâtre, elle dégénère souvent en hydropisie, et est presque toujours incurable.

Ayant fait connoître la différence qui existe entre les diverses espèces de Dyssenteries, je vais passer maintenant aux causes qui peuvent produire la Dyssenterie putride, voulant me conformer à l'ordre pathologique, je commencerai par exposer les causes occasionnelles excitantes.

## *Des Causes excitantes.*

Parmi les Causes excitantes, on range tout ce qui peut diminuer le ton des intestins; comme l'usage trop fréquent de relachans; tout ce qui peut irriter ou corroder les intestins, comme la bile qui devient âcre et corrosive par le séjour trop prolongé qu'elle fait dans les premières voies; le vin altéré par l'oxide jaune de plomb (1); les purgatifs drastiques, les alimens incendiaires, les venins corrosifs, la paresse du ventre, et les vers qui sont logés dans le tube intestinal, peuvent donner lieu à la Dyssenterie. Les passions d'ame occasionnent souvent cette maladie.

## *Des Causes déterminantes.*

Parmi les Causes déterminantes on compte la dégénération et la dépravation des humeurs; celles-ci doivent leur naissance

---

(1) Par la litharge.

à un air corrompu par des vapeurs venéneuses et putrides, par des effluves de même nature, et des exhalaisons fétides que les marais répandent dans l'atmosphère.

Les qualités sensibles de l'air nuisent beaucoup à l'économie animale. Ainsi, une chaleur excessive, et de longue durée, raréfie le sang, relâche les solides, trouble les fonctions du corps, et dispose les humeurs à la putridité. De là vient que la Dyssenterie est presque endémique dans les régions chaudes, comme en Égypte, en Arabie et dans l'Inde, où le sang est brûlé, âcre, desséché.

Stoll a remarqué que dans l'été et au commencement de l'automne, l'estomac et les intestins tomboient dans un état de langueur, que les sucs biliformes se secrétoient en plus grande quantité que dans les autres saisons de l'année; que ces sucs croupissant dans les premières voies, s'altéroient et devenoient le foyer d'une maladie bilieuse qui dégénère en Dyssenterie.

Mais une des plus puissantes est, sans doute, la suppression de la transpiration qui se porte sur le tube intestinal. Elle est déterminée par l'impression d'un air chaud ou froid et humide, chargé de miasmes putrides. Ainsi, nous pouvons conclure que l'alternative de chaleur et de froid, est en général la cause de la Dyssenterie.

Pringle rapporte que la Dyssenterie ne régna dans l'Armée Anglaise, que parce que les troupes furent obligées de passer la nuit qui suivit la bataille d'Ettingin sur un terrein humide.

Plusieurs Auteurs ont pensé que les fruits, même mûrs, produisoient la Dyssenterie; mais c'est une erreur. Tissot dit, que les fruits qui ne sont pas dans leur maturité, peuvent occasionner des coliques, quelquefois des diarrhées, plus souvent de constipations, mais jamais une Dyssenterie épidémique. Les

fruits mûrs, de quelque espèce qu'ils soient, et surtout ceux d'été, sont les vrais préservatifs de cette maladie. Le plus grand mal qu'ils puissent faire, c'est en fondant les humeurs, et surtout la bile épaissie, s'il y en a, dont ils sont le vrai dissolvant, d'occasionner une diarrhée qui mettroit à l'abri de la Dyssenterie.

Personne ne révoque en doute la contagion de la Dyssenterie; elle se propage au moyen des effluves malins, de matières fécales, et par la sueur que les corps exhalent. Mais rien ne favorise plus la contagion que l'entassement des malades dans la même salle, surtout, si l'on n'a pas le soin de renouveler l'air.

Ayant déjà exposé les symptômes qui caractérisent la Dyssenterie putride, je passe à son Histoire.

## *Hisoire de la Dyssenterie.*

La Dyssenterie ne débute pas de la même manière dans tous ceux qu'elle attaque. Les symptômes varient chez les divers sujets.

Dans les uns, elle s'annonce par des lassitudes, l'aversion des alimens, des crudités; la fièvre est d'abord assez douce, traitable, mais elle devient plus considérable dans le cours de la maladie.

Dans les autres, elle commence par une certaine horripilation du corps, accompagnée d'une chaleur plus ou moins intense, avec prostration de forces, surtout dans l'épine dorsale et à la région des lombes, comme l'a observé ZIMMERMANN. Peu de temps après le malade éprouve des tranchées atroces dans le bas ventre, qui ne sont pas toujours suivies de déjections.

Dans quelques autres, au contraire, le ventre est plus paresseux que de coutume, et alors les douleurs sont plus violentes, et les malades souffrent davantage.

Plusieurs

 2

Plusieurs sont tourmentés par l'amertume de la bouche ; la langue est quelquefois enduite d'une mucosité blanchâtre ou jaunâtre, par le dégoût des alimens, par les nausées, les vomissemens. Il survient quelquefois de déjections bilieuses assez copieuses, qui soulagent considérablement le malade ; mais, malgré ces évacuations, le sujet est toujours inquiété par le désir continuel d'aller à la selle, et le tenesme est si grand, qu'il entraîne quelquefois la chûte du rectum ; très-souvent l'on apperçoit des vers parmi les matières rejettées par le fondement, qui sont mêlées de sang. Dans le commencement elles sont muqueuses ou séreuses ; peu de temps après elles deviennent vertes, jaunes, rouges et souvent noires, exhalant une odeur fétide et cadavéreuse.

Il n'est pas rare de voir la strangurie et la dysurie accompagner la Dyssenterie. Le hoquet, les sueurs froides, la pâleur du visage, l'ardeur des parties internes, tandis que les extrémités sont froides, se manifestent souvent sur la fin de la maladie.

## *Prognostic.*

Les enfans et les vieillards succombent plus facilement à la Dyssenterie que ceux du moyen âge ; la raison en est, que les enfans sont d'un tissu lâche, sur lequel la matière morbifique fait plus de progrès, et qu'ils sont plus difficiles à conduire dans le traitement de la maladie.

Les femmes supportent aussi plus difficilement cette maladie que les hommes. Cette différence vient de la constitution délicate des personnes du sexe. Les femmes enceintes courent le danger d'avorter ; *mulieri uterum gerenti, si alvus profluat, periculum est, ne abortiat*, Hipp., aph. 34, lib. 5. Cependant, si la Dyssenterie survient aux femmes accouchées, elle n'est pas dangereuse, parce qu'elle sert à évacuer une partie de lochies.

Le vomissement d'une matière bilieuse, qui paroît au commencement de la maladie, est d'un bon augure ; le vomissement d'une matière fétide, purulente, mêlée de sang, dans quelque temps de la maladie qu'il ait lieu, est un signe mortel. Le hoquet n'est pas à craindre dans la première période de la maladie, mais il devient mortel s'il persiste. Le tenesme est plus incommode que dangereux ; il doit sa naissance à l'irritation qu'éprouve le rectum par la présence de matières morbifiques. Cette irritation se communique aux parties voisines par voie de sympathie, et delà résulteut la strangurie et la dysurie. Lorsque les excrémens sont verts, noirs, d'une odeur fétide et insoutenable, et qu'ils ressemblent à des chairs, la mort du sujet est assurée. Les convulsions, les délires, les soubressauts des tendons, les yeux enfoncés, un regard farouche, l'impossibilité de la déglutition, le flux colliquatif de l'abdomen, le pouls intermittent, foible, la cessation de la douleur, le froid des extrêmités, nous dénotent la gangrène, qui est l'avant-coureur de la mort.

Les signes qui peuvent rassurer et faire espérer une bonne issue, une heureuse terminaison, sont l'amandement qu'on remarque chez le malade, la diminution et la disparution des symptômes que je viens d'énumérer.

## *Traitement.*

La diète contribuant infiniment à la guérison des maladies, je la placerai à la tête du traitement.

Les malades doivent être placés dans des salles exposées à un air pur et tempéré. On laissera les fenêtres ouvertes pour renouveler l'atmosphère corrompue, et viciée par les exhalaisons des malades, ayant le soin de fermer les rideaux des lits pour que l'air ne donne pas directement sur les malades.

Pour purifier l'air, les anciens bruloient des bois résineux et odorans, ou faisoient des fumigations avec le succin, l'encens, etc.

Les modernes employent aujourd'hui avec plus d'avantage les moyens que nous offre la Chimie. Ainsi, la chaux neutralise, s'empare de l'acide carbonique qui est contenu dans l'atmosphère qu'on cherche à purifier. L'acide muriatique détruit les effets pernicieux de l'alkali volatil. L'acide acéteux est encore regardé comme un moyen très-avantageux.

Smith, Médecin anglois, employa avec fruit les fumigations des acides sulfureux, muriatique et nitreux, mais principalement de ce dernier, pour désinfecter les vaisseaux qui servoient d'hôpitaux. Il assure que par ce moyen il rendit non-seulement à l'air sa pureté ordinaire, mais qu'il parvint à faire cesser complettement la fièvre putride qui régnoit alors dans l'escadre angloise.

Quelques Médecins espagnols voulurent dernièrement employer le même procédé dans la vue de s'opposer aux progrès de l'épidémie qui ravageoit l'Andalousie; mais leurs tentatives furent vaines et infructueuses. C'est donc mal-à-propos que les papiers publics ont annoncé que la cessation de cette maladie étoit due aux fumigations des acides minéraux.

Malgré l'efficacité de tous ces moyens chimiques, je donnerois volontiers la préférence aux ventilateurs, et je pense qu'on ne doit pas en abandonner l'usage.

On prescrira, pour boisson et aliment, tout ce qui peut émousser l'acrimonie et arrêter la putréfaction. L'eau d'orge à laquelle Zimmermann ajoutoit très-souvent la crême de tartre, l'eau de riz, la limonade, la décoction blanche de Sydenham, le lait d'amandes douces, le petit-lait, l'eau panée, acidulée avec le suc de citron, peuvent être employées utilement.

Il est des Médecins qui veulent qu'on fasse beaucoup boire

les malades. De ce nombre est ZIMMERMANN, qui prétend que l'eau simple si négligée, est un remède triomphant dans la Dyssenterie, les maladies bilieuses et les fièvres ardentes, prise copieusement.

Parmi les alimens on prendra l'orge, le riz, les crêmes d'avenat, de sagou, de salep. On défendra soigneusement toutes les substances frites, aromatiques, surtout le vin. Mais, me dira-t-on, vous proscrivez là une liqueur qui a souvent rappelé le malade à la vie. Comment le tirerez-vous de la foiblesse extrême où il est plongé, si vous le privez de ce cordial? Je répondrai avec TISSOT, que comme les causes de foiblesse sont différentes, les cordiaux le sont aussi; car il n'y a pas d'autres cordiaux que ceux qui ôtent la foiblesse. Dans l'affaissement des solides on rétablit les forces par des médicamens austères, mêlés avec du vin et des spiritueux; dans le manque de sucs substantiels, on se sert d'alimens; mais ces deux espèces de cordiaux augmentent la foiblesse dans les fièvres putrides, au commencement desquelles les malades éprouvent déjà une prostration extrême, qui a lieu pour-lors par l'irritation de la bile, et on ne rétablit les forces, qu'en faisant évacuer. Les vomitifs et les purgatifs sont donc les vrais cordiaux. ZIMMERMANN s'est convaincu que l'administration du vin dans les Dyssenteries putrides, étoit nuisible, pernicieuse et souvent mortelle.

Cependant les bouillons de viande ont leur avantage dans ceux qui sont inquiétés par les acides de premières voies, ou qui sont fatigués, ennuyés des végétaux. Alors on peut leur donner des bouillons de veau, de poulet qu'on préparera avec les racines de scorsonère, de chicorée, de suc de plantain et des écrévisses écrasées.

Parmi les végétaux, les endives, les laitues, les pourpiers jouent un grand rôle. Les fruits doux, surtout bien mûrs, ne sont pas à négliger. Il conste par expérience que des Dyssen-

teries ont été guéries par leur usage. Cependant il ne faudroit pas en permettre une trop grande quantité.

On peut aciduler les boissons avec les sucs d'orange et de citron. C'est surtout dans la Dyssenterie putride, que les acides sont d'un grand avantage: ils modèrent, étanchent la soif, et s'opposent fortement à la putréfaction; ils sont contre-indiqués lorsque le malade éprouve des rots acides, et qu'il est inquiété par des déjections alvines de couleur verte: alors il faut avoir recours aux absorbans, comme aux yeux d'écrevisse, aux écailles d'huitre, à la magnésie, etc.

Le Médecin ne sauroit trop recommander l'usage modéré des choses non naturelles (1). Je ne chercherai point à prouver les avantages qui en résultent, et les accidens fâcheux qui naissent de leurs abus. Cela me meneroit un peu trop loin.

Comme presque toutes les Dyssenteries doivent leur origine à une transpiration répercutée, je conseillerois les diaphorétiques au commencement de la maladie, dans la vue de détendre le système de la peau, et d'ouvrir les couloirs excrétoires à l'humeur perspirable. Ces moyens ont suffi quelque fois pour terminer la Dyssenterie.

Parmi ces remèdes, on choisira le rob de sureau, l'infusion de cette même plante acidulée avec le vinaigre, ou l'esprit de Mindererus.

La saignée doit être bannie du traitement de la Dyssenterie putride. Degner ne la conseille point. Il dit qu'elle ne corrige point l'acrimonie des humeurs, qu'elle affoiblit au contraire les forces vitales, et trouble la nature dans ses mouvemens salutaires. Degner a vu la saignée promptement suivie d'un vomissement de sang et de la mort. Ce qui suffit, sans doute, pour nous engager à y renoncer à jamais.

---

(1) Appellées improprement non naturelles.

## *De l'usage des purgatifs.*

Autrefois les Médecins excluoient les purgatifs du traitement de la Dyssenterie, ou du moins ils ne s'en servoient qu'avec beaucoup de circonspection et de prudence. VALLESIUS dit, *Purgare in Dyssenteriá nihil aliud est, quàm majorem humorum colluviem ad locum anteà affectum, et intestina dolentia attrahere; et periculum augere.* Cependant les observations de PRINGLE et l'expérience, nous enseignent que la Dyssenterie a été radicalement guérie par le seul usage des évacuans, répétés dans les premiers jours de la maladie.

On a beaucoup disputé pour savoir s'il falloit évacuer par le haut ou par le bas. Nous pensons que le Médecin doit se conduire et se décider d'après les circonstances. C'est ici le cas de se rappeler ce précepte du Père de la Médecine: *quò natura vergit, eo ducendum est*; il dit encore dans son aph. 21. sect. 1. *quæ ducere oportet, quò maximè repunt, conducere oportet per convenientes locos.*

Les observations des meilleurs Praticiens nous apprennent que la Dyssenterie peut être facilement emportée par le vomissement. ELLER a observé que les émétiques étoient d'un grand secours dans la Dyssenterie. Outre cela ils peuvent opérer une révulsion avantageuse; *à longo alvi porfluvio habito, spontaneus vomitus superveniens, malum solvit*, HIPP. sect. 6, aph. 15.

La vertu anty-dyssentérique que possède l'ipécacuanha, doit lui faire donner la préférence sur le tartre stibié; d'ailleurs, il est plus doux, son action est moins vive, et il pousse à la peau d'une manière singulière. La dose doit varier selon l'âge, le sexe, les forces et les circonstances. On peut l'administrer dans une tasse d'eau tiède, d'infusion d'orge, de camomille. ELLER le donnoit quatre fois par jour à la dose de 5 ou 6 grains,

2

jusqu'à ce qu'il eût décidé un léger vomissement ; mais lorsqu'il avoit à traiter des sujets plus robustes, plus vigoureux, il le marioit avec le tartre stibié, et le succès surpassoit souvent ses espérances (1). MONRO a remarqué que l'ipécacuanha donné à petite dose ( de 6 grains ), excitoit de vomissemens et de selles ; mais qu'il procuroit aux malades de grandes anxiétés et inquiétudes. Dans la suite, il évita cet inconvénient, en lui associant la rhubarbe. PRINGLE combinoit un ou deux grains de tartre émétique, avec une drachme ipécacuanha, et il en obtenoit de bons effets. TISSOT faisoit dissoudre le tartre stibié dans l'eau, ensuite il l'édulcoroit avec un syrop quelconque, et le donnoit chaque heure, jusqu'à l'arrivée du vomissement.

Les émetiques ne terminent pas toujours la cure. Alors on a recours aux purgatifs qui expulsent facilement par les selles, les matières saburrales qui ont été détachées de l'estomac, et des parties voisines au moyen de l'émétique.

Il arrive quelquefois qu'on commence le traitement par l'usage des purgatifs ; c'est lorsque l'administration de l'émétique doit être funeste au malade. Il est certaines époques de la grossesse où il seroit imprudent d'émétiser une femme qui auroit la Dyssenterie ; il est encore d'autres circonstances où le malade ne peut pas supporter les émétiques.

Les purgatifs doivent être pris de la classe des minoratifs. ZIMMERMANN après l'usage de l'émétique, administroit avec beaucoup de succès une once de crême de tartre qu'il faisoit dissoudre dans la décoction d'orge. Il a retiré aussi de bons effets des tamarins, quand la matière putride flottoit dans les intestins. C'est un médicament fort doux qui purge sans douleur, et s'oppose à la dégénération putride par sa vertu acide.

---

(1) G. RUSSEL *annotavit tartarum emeticum valdé proficuum esse ad bilem putridam in ventriculo, ac in intestinis nidulantem, ejiciendum.*

Monro employoit la rhubarbe au commencement de la maladie; mais il s'apperçut que les douleurs, bien loin de diminuer, devenoient plus considérables, ce qui le décida à en abandonner l'usage. Zimmermann administroit avantageusement le sulfate de soude (1) avec la manne, et quelquefois les tamarins. Monro s'est convaincu que la teinture de rhubarbe étoit moins avantageuse que la manne et le sulfate de soude. Zimmermann a vu que cette teinture produisoit de grands effets chez les malades qui rejetoient la manne; les tamarins et le sulfate de soude. D'ailleurs, la rhubarbe remonte le ton de l'estomac et des intestins. Stotl rapporte que la racine d'arnica, administrée au commencement, guérit les Dyssenteries putrides qui sont exemptes de saburre notable, et de toute inflammation.

Pour juger de l'utilité des purgatifs, il ne faut pas faire attention à la quantité des excrétions, mais plutôt à la qualité des matières, et au soulagement des tranchées que les malades éprouvent; *quæ producunt, haud multitudine æstimanda sunt, sed quamdiù prodeant, qualia oportet et æger facile ferat*, Hipp. On doit les réitérer tant qu'on présume de matières putrides dans les intestins.

Dans l'administration des purgatifs, on a des ménagemens à garder. Les femmes enceintes peuvent bien être purgées en toute sûreté; mais cependant il ne faut pas perdre de vue la sentence d'Hipp., qui dit, *prægnantes purgandæ, si materia turgeat, quarto mense, et usque ad septimum, hæ vero minùs. Juniores autem et seniores fœtus cautè vitare oportet*, aph. 1, lib. 4.

Il arrive quelquefois dans le flux de la Dyssenterie, que les matières fécales se durcissent à force de rester dans les cellules

---

(1) Sel de glauber.

rendre

 2

des intestins. Avant de chercher à les évacuer, il faut les rendre fluides et mobiles; ce qu'on obtiendra au moyen des boissons adoucissantes, et des lavemens émolliens, *corpora ubi purgare volueris, facilè fluentia reddere oportet*, Hipp.

Dans le météorisme, quoique l'ardeur soit locale, et que le malade ne puisse pas supporter la moindre pression de la main, si le pouls est mou, il faut toujours purger. Car ces symptômes ne viennent pas de l'inflammation, mais bien de la congestion des humeurs.

La débilité des forces ne contr'indique pas non plus l'usage des purgatifs. Les malades deviennent très-souvent plus agiles et plus forts après de grandes évacuations; mais si la Dyssenterie a duré long-temps, et que les forces soient extrêmement abattues, il faut bien se garder de purger le malade.

Les narcotiques doivent être administrés par une main sage et prudente. Les douleurs et le flux de ventre cessent à la vérité par leur action, mais dans peu, les tranchées, la fièvre, et les autres symptômes reparoissent.

Pringle a observé que les narcotiques et les astringens soulageoient les malades pendant un court espace de temps; mais que la maladie devenoit ensuite plus dangereuse. D'où il conclut qu'il ne faut jamais passer aux narcotiques, sans avoir préalablement évacué les premières voies.

Eller veut qu'on n'emploie les narcotiques que lorsque les tranchées ont sensiblement diminué, et que la matière Dyssentérique a été entièrement expulsée.

Il est cependant des cas où il faut s'écarter de cette règle générale, v. g., si des déjections immodérées affoiblissent trop le malade; si les douleurs sont atroces, horribles, continuelles, et si le spasme est joint à la Dyssenterie; alors le Médecin aura recours aux narcotiques, *tanquam ad sacram anchoram*.

On combine avantageusement le laudanum liquide avec la

rhubarbe. SIDENHAM les alternoit avec les purgatifs; *ut scilicet symptomatum ferociam debellaret, atque inducias impetraret, dùm cum humore peccante exterminando, ipsi res esset.* sect. 4, chap. 3, pag. 226.

Après l'usage des narcotiques, les fomentations émollientes appliquées sur le bas ventre, sont très-bien indiquées. PRINGLE a calmé par leur moyen de douleurs insupportables des intestins. ZIMMERMANN donnoit en pareil cas le lait d'amandes douces, et parvenoit souvent à procurer au malade un sommeil paisible.

ELLER a vu que les lavemens composés avec la gomme arabique, le lait d'amandes douces, la décoction d'orge, de riz, d'avenat, à laquelle il ajoutoit une certaine quantité d'huile, calmoient les douleurs et le tenesme. HUXHAM les composoit avec la thériaque et le lait (1).

Lorsque les douleurs étoient trop opiniâtres pour céder aux fomentations, aux boissons adoucissantes, aux lavemens émolliens et aux narcotiques, PRINGLE faisoit appliquer un vésicatoire sur la partie douloureuse, et en retiroit de bons effets. TISSOT les appliquoit au gras des jambes ou à la nuque, lorsque le ventre étoit météorisé. ZIMMERMANN les faisoit mettre aux trois endroits en même temps, dans le même cas. FORESTUS a vu qu'un vésicatoire appliqué sur l'os sacrum procuroit la cure des Dyssenteries; l'illustre FOUQUET en recommande l'application.

Passons maintenant à l'usage des astringens. Après la cure de la Dyssenterie, il reste souvent une diarrhée légère, provenant de l'état d'atonie, d'inertie, de débilité et de relâchement des fibres intestinales. Alors les astringens et les toniques sont très-bien indiqués, tandis qu'ils nuisent extrêmement dans

(1) Le savant Professeur SENEAUX a retiré de grands effets de l'usage des lavemens préparés avec l'empois.

d'autres circonstances, où la matière putride n'a pas été assez évacuée. Le célèbre BARTHÈZ préconise beaucoup l'écorce de Simarouba, RAULIN a employé avec succès la décoction de cascarille. La racine de colombo et la salicaire ont aussi leur mérite; le kinkina n'est pas moins efficace; la teinture de cachou, de rhubarbe n'est pas non plus à négliger.

Cette maladie est très-sujette aux récidives. Ces fréquentes rechûtes sont souvent dues aux erreurs diététiques, ou aux passions d'ame. Le traitement doit être le même, à moins que la rechûte ne s'accompagne de symptômes différens.

Je termine ici, ILLUSTRES PROFESSEURS, l'Essai qu'un devoir indispensable m'oblige de mettre au jour; daignez, je vous en prie, y apposer le sceau de votre indulgence ordinaire.

FIN.

---

## ARGUMENTERONT

LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE MONTPELLIER.

| | |
|---|---|
| Médecine légale. . . . . . . . . . . . . . | G. J. RENÉ, Directeur. |
| Physiologie et Anatomie. . . . . . . . | C. L. DUMAS.<br>J. M. J. VIGAROUS. |
| Chimie. . . . . . . . . . . . . . . . . . | J. A CHAPTAL.<br>G. J. VIRENQUE. |
| Matière médicale et Botanique. . . . . | A. GOUAN.<br>J. N. BERTHE. |
| Pathologie. . . . . . . . . . . . . . . . | J. B. T. BAUMES.<br>P. LAFABRIE. |
| Médecine opérante. . . . . . . . . . . | A. L. MONTABRÉ.<br>. . . . . . . . . . . . . . |
| Clinique interne. . . . . . . . . . . . . | H. FOUQUET.<br>V. BROUSSONET. |
| Clinique externe. . . . . . . . . . . . | J. POUTINGON.<br>A. MEJAN. |
| Accouchemens, maladies des femmes, éducation physique des enfans. . . . | J. SENEAUX.<br>. . . . . . . . . . . . . . |
| | PAUL-JOSEPH BARTHÈZ.<br>AUGUSTE BROUSSONET. |